

L'INTELLECTUEL ET LES ORTHODOXIES

par Max-Pol FOUCHET

L'année 1938 fut profondément enseignante pour ceux qui la vécurent. En écrivant ces mots, je ne pense pas seulement à la prise de conscience qu'elle nous imposa en septembre, ni aux seuls triomphes du fort sur le faible qu'elle nous montra, je pense aussi et surtout à quelques livres essentiels qu'elle nous apporta, et qui sont, et demeureront, d'une exceptionnelle valeur parce que l'actualité les provoqua et qu'ils la dépassèrent en l'exprimant. Ce n'est pas rien d'avoir eu, presque coup sur coup, les *Grands Cimetières* de Georges Bernanos¹, *Besoin de Grandeur* de C.-F. Ramuz², *l'Essai sur l'Esprit d'Orthodoxie* de Jean Grenier³, *L'homme contre le partisan* d'Ernst-Erich Noth⁴, pour ne citer que ceux-là. Les deux derniers seront seuls à me retenir. Mais de tous une semblable leçon se dégage : l'intellectuel, — le littéraire, ici —, examinant sa position par rapport à la politique, essaie de définir cette position et les devoirs qu'elle lui impose. De tous s'élève, explicitement ou non, une protestation contre la sujétion de l'écrivain à une doctrine, en même temps qu'ils recherchent comment il peut, sans être soumis à cette sujétion et en l'évitant, servir. On dira qu'il n'en est pas question dans le livre (le grand livre) de Bernanos. Néanmoins, qui plus que lui rejette toute

1. Plon.

2. Grasset.

3. N. R. F.

4. Grasset.

soumission à un parti lorsqu'il secoue et démolit les idées de la droite sur la question espagnole ? Ces œuvres semblent se grouper contre un commun ennemi : l'orthodoxie.

On doit à Grenier un clair examen de sa nature. Elle est d'abord conforme à une doctrine. Si elle n'était que cela, nous ne la tiendrions pas pour si mauvaise ; mais elle vaut comme une exclusion de tout ce qui n'est pas elle, et voilà le mal, le danger, voire le drame. La croyance, force centrifuge de l'âme, mouvement vers la communauté qu'elle appelle, souple et compréhensive par volonté d'être accueillante, lui donne souvent naissance. Mais l'orthodoxie ne tarde pas à perdre ses caractères pour prendre les siens propres, qui sont d'une volontaire sclérosée, d'un rejet précis de ce qui n'a pas elle pour fin ou ne se tourne pas totalement vers elle. Et qu'un sentiment d'abord généreux se mue en son contraire ne laisse pas d'être pathétique. La croyance veut conquérir. La conquête faite, elle s'établit. De sa volonté de préserver le résultat acquis peut naître l'orthodoxie. Ce monstre guette les croyances victorieuses lorsqu'elles s'établissent et se fixent. Aussi bien l'établissement est-il un aspect commercial, non héroïque, de l'esprit humain, s'il est vrai que les grands conquérants, dont parle l'histoire voient plus devant que derrière eux, et songent surtout à avancer jusqu'au moment où leur marche se heurte au destin.

L'orthodoxie a sa place dans le drame de l'incarnation des idées. Tout passage du spirituel au temporel provoque un phénomène de déformation. L'idée initiale dévie quand elle cesse d'être seulement une idée, comme la partie immergée d'un bâton ne prolonge pas celle qui ne trempe dans l'eau. Si les révolutions divorcent d'avec leurs auteurs, c'est pour la protection d'une réalité désormais en désaccord avec la pensée de ces auteurs. L'hérétique n'est pas toujours celui qui renie l'idée initiale ou s'en écarte, mais au contraire celui qui ne la trahit pas, ne voit qu'elle, continue à fixer son regard, pour reprendre l'image précédente, sur la partie non-immergée du bâton. L'hérétique vaut souvent comme le dernier fidèle. L'orthodoxie, « suite fatale de toute croyance qui réussit », dit Grenier, « risque de faire perdre le contact

avec la croyance primitive ». Car elle suppose l'obéissance absolue à une autorité temporelle reconnue, chef ou majorité. Que cette autorité dévie, et l'énorme machine dévie. L'orthodoxie se lie à une unité de commandement. Elle est donc, profondément, *dépersonnalisation de la masse*. Et nous verrons d'ailleurs qu'elle existe parce que la masse ne désire rien tant que cette perte de personnalité.

Notre âge est celui des orthodoxies. Elles vinrent avec cette révélation du collectif qui marqua les années de 1928 à 1932. On passa d'un extrême à l'autre, de l'individualisme à la fusion dans la masse. Grenier donne un juste tableau historique de cette évolution. De 1917 à 1924, on nie. De 1924 à 1932, on est inquiet, puis on commence à espérer. A partir de 1932, on se donne aux orthodoxies. On va du contre au pour, du désespoir à l'espoir, de la négation à l'acceptation, du doute à la foi. En 1932, M. Aragon se sépare de M. Breton, les hérésies ne sont plus tolérées. Alors parut un livre que je n'étonne de ne point voir signalé dans l'essai de Grenier, un livre qui provoqua le scandale des uns et l'enthousiasme des autres : *Les Chiens de Garde*, de M. Paul Nizan ¹. L'auteur, à peine sorti de Normale Supérieure, y prenait violemment à partie la philosophie « bourgeoise », instruisait son procès au nom d'un marxisme intégral et se dressait, non sans une hargne souvent sympathique par sa sincérité, contre les philosophes traîtres au peuple « ... Il faudra aller jusqu'à dire, y lisait-on, que le technicien de la philosophie révolutionnaire sera l'homme d'un parti. La moindre assemblée syndicale comporte plus de points d'application de la pensée concrète, qui est la véritable philosophie, que l'inauguration d'une statue de philosophie, ou qu'une discussion de sages à l'abbaye de Pontigny... Dans un monde brutalement divisé en maîtres et en serviteurs, il faut enfin avouer publiquement une alliance longtemps cachée avec les maîtres, ou proclamer le ralliement au parti des serviteurs. Aucune place n'est laissée à l'impartialité des clercs. Il ne reste plus rien que des combats de partisans ». Ces pages sonnaient, au sens

1. Rieder.

pugilistique du terme, non seulement la pensée « bourgeoise », mais aussi la pensée libre.

En ce livre, comme en d'autres, le marxisme ne se limitait plus à l'économie, il s'imposait comme philosophie et comme métaphysique. Parce qu'il permettait un excellent examen du capitalisme, on étendait sa vertu critique à tous les sujets. Il devint un nouvel *Aristoteles dixit*, d'autant plus antipathique que « dialectique », c'est-à-dire versant dans la pire casuistique, louant au besoin ses trahisons comme les moyens nécessaires à sa réussite future. Rien en cela d'étonnant : l'orthodoxie, pour durer, doit suffire à tout, interdire ce qui lui est étranger, régner sans partage sur la vie et l'esprit, ne tolérer aucune fissure dans son système. D'où son action sur ce qui ne supporte justement aucune influence extérieure, sur l'art et la littérature par exemple. Je signale à ceux qui lisent l'allemand un remarquable document, *Deutsche Kunst und entartete « Kunst »* (Art allemand et « Art » dégénéré) ¹. Son auteur, le Docteur Dressler, y expose les théories hitlériennes sur la peinture et la sculpture. A vrai dire, les choses se présentent avec beaucoup d'habileté. Notre art, dit en substance le Dr Dressler, se détourna du peuple bien avant la guerre et les artistes méconurent cette vérité éternelle qu'aucun art sans relation avec le peuple ne peut vivre. La théorie — (que j'abrège à l'extrême) — ne manque pas d'attrait et risque de trouver audience ailleurs que chez les profanes. Il est permis, même si l'on aime la peinture authentique, de ne point goûter l'esthétique de groupements tels que *der Blaue Reiter*, *das Bauhaus*, *die Neue Sachlichkeit*. On peut discuter Nolde, Kandinsky, Paul Klee. Mais tout se gâte si l'on écoute le « message pictural » du Führer et surtout si l'on feuillette les dernières pages du livre, consacrées à une iconographie qui fait tomber les masques. Le Dr Dressler y confronte des échantillons de l'art « dégénéré » avec des témoignages de l'art hitlérien. Il espère convaincre par le contraste. En face d'un très émouvant dessin de Georges Grosz, dramatique synthèse expressionniste de la dernière guerre, il montre

1. Deutscher Volksverlag G. M. B. H. München.

une toile ou deux S. S bouclent leur ceinturon. En opposition à la peinture de Kokoschka ou au cubisme de Klee, il expose le visage tendu d'un soldat allemand en train de manier une grenade, avec ce titre *La Dernière Grenade* et ce commentaire : « La représentation de la vie héroïque demeure toujours le but de l'Art allemand ». Ajoutons que la manière de ces toiles les apparente aux plus mauvais chromos. Je souhaite qu'on traduise ce livre.

Et qu'on le mette dans les mains des artistes, des écrivains, des intellectuels. Car ce discours s'adresse à eux. Et il s'écrit aussi en russe, en italien, etc... Les pires menaces pèsent sur l'activité créatrice. Elles mènent à des déclarations dans le goût de celle-ci, que fit un jeune musicien soviétique, D. Chostakovitch : « Je ne conçois pas mes progrès en dehors de notre construction socialiste... Il ne peut y avoir de plus grande joie pour un compositeur que d'avoir conscience de contribuer par sa création à l'essor de la culture musicale soviétique, appelée à jouer un rôle de premier ordre dans la refonte de la conscience humaine ¹ ». A quoi répond heureusement cette opinion de Gide, dans son *Retour* : « L'art qui se soumet à une orthodoxie, fût-elle celle de la plus saine des doctrines, est perdu ».

Devant ce danger, quelle doit être l'attitude de l'intellectuel ? Avouons la difficulté du problème qui se pose à lui. Il ne peut plus se désintéresser de la cité. Grenier dit là-dessus des mots sincères qui ont valeur de confession. Après avoir parlé de cette attitude qui consiste à « cacher la tête dans son manteau », il affirme que l'intellectuel « doit intervenir », et il ajoute : « Je ne dirai pas qu'il doit le faire par devoir... mais je dis qu'il doit le faire par humanité, simplement parce qu'étant un intellectuel, il est en même temps un homme et qu'il se rend mieux compte que beaucoup des forces et des faiblesses de l'humanité. Conscient de certaines injustices, désireux de sortir de l'isolement social auquel le condamne sa nature d'artiste, il est attiré par les factions. Mais faute d'un examen de conscience préalable et rigoureux, c'est « le parti qui le prend et non

1. Revue Musicale, déc. 36.

pas lui qui prend parti ». On n'accepte pas de lui qu'il sympathise seulement, on veut qu'il s'engage tout entier et accepte l'orthodoxie intégrale. L'un des meilleurs chapitres du livre de Grenier est celui où il répond — (avec une droiture, une sincérité, et des scrupules émouvants) — à la longue lettre d'un marxiste orthodoxe. On constate, à sa lecture, que le sympathisant, accueilli au début parce qu'il grossit les effectifs doit être rejeté par la suite s'il n'adhère pas au credo total. On oblige l'intellectuel à accepter et le but et les moyens d'y parvenir. Le parti lui réclame un accord sur le fond et sur la forme. Souvent il y consent, en général parce qu'il craint de contrarier par sa critique la révolution nécessaire. Il oublie que la forme peut trahir le fond. Il faut à l'orthodoxie, pour éviter les fissures et les lézards dont je parlais plus haut, des blocs de combat massifs. Si l'intellectuel, épris d'analyse, accepte mal ces machines de guerre, voit le bon et le mauvais en elles, et pense que son devoir est de séparer, de distinguer, puis d'unir, l'anathème fond sur lui. D'où cette crainte qui le pousse à s'enrégimenter et ce spectacle qu'il donne, souvent semblable à ces volatiles que les saltimbanques mettent sur une tôle rougie pour les faire danser bon gré mal gré. Si sa générosité s'émeut devant la misère et qu'il encourage un parti d'y vouloir mettre fin, ce parti ne le tient pour sincère que s'il se conforme entièrement à son système. Le contradicteur marxiste de Grenier lui dit ainsi : « Votre nouvelle sensibilité est en désaccord profond avec votre intellectualisme antérieur, parce qu'elle est liée à la philosophie marxiste ». Il suppose en Grenier un duel entre « sa nourriture philosophique antérieure » et son refus des souffrances et inégalités sociales. Impossible de ne pas deviner, sous-jacent, ce conseil : cessez d'être attaché à votre culture, donnez-vous au marxisme, et tout ira bien alors. A quoi Grenier répond : « Il est très vrai que beaucoup d'intellectuels sont violemment attirés vers ceux qui travaillent de leurs mains et qui ont une vie sans espoir. Vous ne comprenez pas qu'ils n'aillent pas jusqu'au bout, c'est-à-dire jusqu'au marxisme... Je n'admets pas la liaison que vous croyez réelle et nécessaire entre cette nouvelle sensibilité

et le marxisme... Dites simplement que pour des raisons historiques, le marxisme a fini par s'imposer — et souvent par la force — à des sensibilités socialistes ». Pour l'homme de la rue, l'affaire est encore plus claire. Se révolte-t-il parce qu'il constate la pléthore des uns et l'indigence des autres ? « Vous êtes marxiste », lui dit-on. Comme il n'a pas le temps d'y aller voir, il accepte facilement car un adjectif simplifie les discussions. Comme j'interrogeais mes anciens camarades ouvriers sur le marxisme : « C'est, me répondirent-ils, la semaine de 40 heures, les congés payés, le programme du F. P. ». Nous sommes ici en pleine duperie. Idem : Vous voulez que ça change, alors vous êtes Croix-de-Feu (avec cette différence qu'il n'y a pas de philosophie du P. S. F., — heureusement). Nous assistons à un énorme cocuage des hommes de bonne volonté. On n'oubliera pas le grotesque sublime de ce 6 Février où de braves gens, descendus dans la rue par sursaut d'honnêteté, criaient contre les voleurs en se laissant conduire par eux.

« C'est un grand malheur pour notre société, écrit encore Grenier, que la pensée soit à ce point séparée de l'action ». L'intellectuel adopte trop souvent pour agir n'importe quelle idée. Il a peu d'excuses à cela. Lui est-il interdit de dénoncer ? On ne trahit pas en dénonçant la trahison. Dénoncer n'est pas abandonner si l'on travaille simultanément à quelque chose de meilleur. L'intellectuel peut améliorer. En sa volonté de réforme réside sa dignité, et si cette volonté le condamne à l'ascèse de la solitude sociale, voire à certains dangers, il doit trouver en ces maux la justification de sa mission et la preuve de son authenticité. Il doit connaître la révolution permanente, et moins s'attacher au présent pour davantage préparer le futur. Sa tâche révolutionnaire nous paraît là.

Son autre devoir est la sauvegarde de la culture. A tout prix il doit empêcher qu'elle soit *ancilla politicae*, et que, sous prétexte d'éclairer le peuple, on lui donne non pas la culture, mais une culture expurgée, mutilée à fin d'étatisme. Pour avoir compris cette menace, Grenier se dresse contre ceux qui cherchent à plier la culture aux besoins de leur propagande. Aussi bien ne peut-elle être que si elle possède

la liberté. Impossible de la concevoir sans liberté car elle est « amitié avec les choses », et nulle amitié ne tolère d'injonction. Grenier emprunte, si je ne me trompe, cette belle définition de la culture à Édouard Herriot : elle est ce qui nous reste quand ayant tout appris, on a tout oublié. On ne saurait donc confondre avec l'instruction. Un culte exagéré pour l'Ecole fausse son sens. L'école, pour le bourgeois de la III^e République, garantit la culture. Un professeur est pour lui, ipso facto, l'homme cultivé par excellence, le bon élève, un enfant remarquable. A ses yeux, le diplôme égale presque le compte en banque. La bourgeoisie déborde de considération pour « la maigre Sorbonne et ses pauvres petits ». Cela suffit à montrer la grossièreté de ses jugements en même temps que sa volonté de quitter le peuple d'où elle sort et dans lequel se trouve parfois la culture la plus vraie. Car, véridique, elle se présente comme une inviscération de la vie, ce qui s'ajoute à une expérience et lui donne sa signification, comme le « possible bon jugement » de Montaigne.

L'intellectuel doit encore la protéger contre les conséquences de l'individualisme et de l'inégalité économique. Le premier de ces défauts sépare du peuple celui qui la possède. Le second en fait une sorte de capitalisme et en prive la majorité des hommes. Aussi bien, dans l'état actuel des choses, la culture est une barrière entre ceux qui l'ont et ceux qui ne l'ont pas. Un homme du peuple cultivé cesse d'appartenir au peuple, soit qu'il l'oublie, soit que les siens ne se reconnaissent plus en lui (cf. : le cas de Guéhenno, fort émouvant). Si nous n'avons pas à nous occuper ici des possibles remèdes contre ce mal, au moins devons-nous dire avec Grenier, qu'on n'y remédiera pas en donnant à la masse une culture soumise aux orthodoxies, en limitant ses lectures aux livres des *Éditions Sociales Internationales* sous prétexte qu'elle y trouvera une image de sa vie. Les communistes français revendiquent aujourd'hui la France de Jeanne d'Arc et de Maurice Chevalier et quêtent pour acheter les lettres de Napoléon. Plus qu'à l'influence de certains intellectuels j'attribue ce revirement à la résistance sourde d'un peuple qui n'aime pas (jusqu'alors) qu'on

touche à sa liberté. Mais ce qu'un parti fait par électoralisme peut être défait quand il sera au pouvoir. Ce danger latent doit être surveillé. « Il faut choisir entre se servir de la culture pour un parti — ou subordonner tout parti à une culture ».

A l'homme de la rue n'incombent pas autant de responsabilités. Son engagement émeut, même s'il se trompe, car il le conduit souvent à de dures disciplines et à de louables actes de dépassement. Le parti donne une façon de penser à certains qui ne penseraient guère. Une réunion de cellule vaut mieux qu'une belote au bistrot. Tel qui serait incolore possède au moins la couleur de sa faction. Je me sépare ici d'Ernst-Erich Noth, mais qu'on m'entende bien : je ne loue pas le partisan de réciter un catéchisme appris chaque jour dans le journal de son parti, je le loue de se donner, de se dépasser, de se faire tuer au nom de catéchisme. Je crois qu'un parti conduit à un certain sentiment de la communauté. Certes il sépare l'homme d'une fraction de ses semblables, mais il l'unit à une autre, à celle qui se compose des « siens ». Pour avoir longtemps milité dans les rangs de la S. F. I. O., je sais trop combien il est émouvant d'arriver dans une ville étrangère où des inconnus vous appellent camarade et vous reçoivent avec chaleur. Je ne parle pas à la légère : une fraternité fragmentaire et restreinte vaut mieux que pas de fraternité du tout. Il n'en va pas de même pour l'intellectuel qui n'engage pas seulement une bonne volonté, mais une conscience et non seulement sa conscience, aussi celle de ses disciples, de son public, même de ceux qui ne le lisent pas, et se fient à sa réputation. Pour un boutiquier, M. Gide est M. Gide, et si M. Gide adhère à un parti, il a des raisons, de bonnes raisons car c'est un « penseur ». Un sentiment d'infériorité joue : moi, boutiquier, je n'ai qu'à adhérer, même sans réfléchir, puisque M. Gide a réfléchi pour moi beaucoup mieux que je ne saurais. On voit l'écrasante responsabilité du « penseur », l'intransigeance qu'il devrait avoir envers les raisons de son choix. Voilà pourquoi son rôle n'est pas d'acquiescer à l'action du parti, mais de la surveiller. L'adhésion de Gide en provoqua de nombreuses, puis, son *Retour*, de pénibles mouvements : tandis que cer-

tains s'obstinaient et se dressaient contre l'auteur, d'autres tombaient dans un douloureux « Quoi faire alors ? ». Ne craignons pas de l'écrire : si Gide avait davantage pesé son adhésion — il loua l'U. R. S. S. avant d'y aller, s'enthousiasma avant de la connaître — ces mouvements ne se seraient pas produits, un doute ne serait pas né dans l'esprit de nombreux de ses fidèles (à tort d'ailleurs, car sa critique prouve sa sincérité). Cela pourrait servir de leçon.

L'intellectuel devrait être d'autant plus circonspect que l'orthodoxie a valeur de médecine. Par les regroupements qu'elle permet, l'homme croit échapper à la solitude ou s'en guérir. Dans une lettre que j'écrivais à Grenier en 1935, je lui disais que communisme et fascisme sont, en substance, l'expression d'une même force profonde, la peur de la solitude. L'homme qui tend le bras devant son Führer ou celui qui défile devant le mausolée de Lénine obéissent au même besoin. L'homme n'a jamais été aussi seul qu'aujourd'hui. Il ne crée plus depuis que l'artisanat est mort. Or créer prouve qu'on existe. Le contemporain a perdu ses plus sûres justifications. Il semble même qu'il lui importe peu de marcher à l'abîme s'il sait n'y pas marcher seul. D'où ses rassemblements grégaires qui s'effectuent de par le monde. « Échapper à l'isolement est le premier besoin de l'homme », écrit Grenier. Je vois ainsi justifiée l'orthodoxie du commun, mais condamnée celle de l'intellectuel, de l'écrivain en particulier pour lequel, Rilke le dit bien, rien de grand ne se fait en dehors d'une solitude qui est, au moins, difficulté et résistance ¹.

Devant les dangers des orthodoxies et des totalitarismes, on comprend qu'Ernst-Erich Noth défende la démocratie, non sans la critiquer d'ailleurs. Il a soin de définir sa position en une sorte de manifeste qu'on peut ainsi résumer : défendre la démocratie n'est pas accepter les oligarchies financières qui la déforment, — considérer la religion chrétienne comme « une des plus hautes expressions de la primauté de l'esprit sur la matière » n'est pas accepter toujours l'action temporelle du catholicisme, — s'opposer au com-

1. Lettres à un jeune poète (Grasset).

munisme n'est pas contester les droits du prolétariat ni les oublier, — rejeter l'hitlérisme n'est pas abandonner tout désir d'entente avec le peuple allemand, — aimer la latinité n'est pas aimer la romanité, que singe l'impérialisme mussolinien, ni — ajouterai-je — tolérer le racisme latin. Noth s'attaque aux racines. Alors que certains se séparent de l'U. R. S. S. parce qu'elle fausse la révolution, il se sépare de la doctrine même car il doute qu'elle puisse apporter quelque chose de plausible à la condition humaine. Certains pleurent un avortement, lui s'oppose à la conception.

Telles sont quelques-unes des réflexions qui naissent à la lecture de ces deux ouvrages. Le livre de Grenier défend la liberté avec une volonté pacifique et patiente. L'admirable clarté qui baigne ses idées permet que sa leçon soit entendue de ceux qui ont des oreilles pour entendre. Malgré tout, qu'on ne se y trompe pas : il s'agit d'un livre de combat, où un homme s'engage. Celui de Noth attaque, violemment. Le ton est différent, plus nombreux, non sans éloquence, le regard plus noir. Exilé, Noth l'est doublement : de l'Allemagne nazie, de son ancien parti, du communisme. Il revendique cette dangereuse position entre les deux antagonistes. Là se trouve son combat, son devoir d'intellectuel et d'homme. L'esprit, selon lui, n'a plus seulement à se défendre, il doit agir et attaquer. Aussi bien lui faut-il reconquérir une dignité perdue en quelques pays. Il doit signifier à la politique ses limites : « Jusqu'ici, et pas plus loin ». Ce qui n'équivaut pas à fuir le combat, mais à reconnaître « la cause unique et suprême : la cause de l'homme, de sa liberté, de sa dignité, de son droit au bonheur ». Un réconfortant optimisme l'anime : « Toutes les forces de résistances ne sont pas abolies, il faut les mobiliser. Une élite secrète, en qui vivent les forces indestructibles de jadis, une élite consciente de ses possibilités comme aussi de ses limitations humaines, n'attend qu'un appel, l'a déjà entendu. La nuit ne sera pas nécessairement éternelle. L'Europe est jeune encore et l'humanité n'est qu'au début de sa croissance ».

Pour ces raisons, pour d'autres encore, il s'agit de deux livres, à proprement parler, *historiques*.

Max-Pol FOUCHET.